

Marie Drouart

Les Saints Guerisseurs

Les Saints Protecteurs

et

Les Saints

Qui Regardent De Travers

en Bretagne

S^t MAMERT

2^{eme} Edition

Marie Drouart

Les Saints Guerisseurs

Les Saints Protecteurs
et

Les Saints
Qui Regardent De Travers
en Bretagne

2^{eme} Edition

I.- LES SAINTS GUERISSEURS

INTRODUCTION

Pendant l'été de 1938, j'ai fait, à travers les Monts d'Arrée une inoubliable randonnée.

La discrète poésie de notre vieille Bretagne, que nous goûtons si profondément, nous, Bretons, m'enveloppa de toutes parts. Je me sentais revenue à trois ou quatre siècles en arrière, en contemplant les vastes étendues de landes fleuries, parfois dénudées et sauvages, où perçait l'ossature granitique de cette terre où se heurtent Cornouaille et Léon ; le chaos de ses crêtes rocheuses, aux tons fauves, aigües, par instant, comme des flèches de cathédrale ; du haut du roc Trévézel, ses horizons immenses, l'infini de son

4
ciel, et des vallées d'une fraîcheur inattendue, jusqu'à la forêt du Cranou ; mais, surtout, son adorable et âpre solitude.

De Landivisiau à Lampaul, Commana, Lannedern, Brennilis, Loqueffret, Brasparts ; puis à Saint-Rivoal, Pleyben, Sizun, Pont-Christ, La Roche-Maurice, le charme envoûteur s'accroît.

A côté des merveilles de la nature, se succédant sur cette terre de féerie, je pus admirer celles que nous devons à la foi et à la piété des Bretons, aux artistes et aux imagiers des temps passés : les églises, calvaires, portiques et osuaires.

Souvent, dès le porche des temples de la prière, nos vieux Saints se dressaient accueillants, bénisseurs.

Dans les sanctuaires, sur des piédestals ou des niches faits pour eux, j'ai salué et prié Saint Yves, patron national des Bretons, entre le riche et le pauvre ; Saint Herbot ; Saint Ederne, à cheval sur son cerf ; Saint Maudez ; Saint Rivoal ; Saint Sulian ; Saint Thivisiau et combien d'autres ...

Il est une église entourée de son cimetière, où un de ces pauvres Saints de chez nous, chassé de sa demeure, jeté dehors, contre un mur, reçoit l'eau des gargouilles, la poussière de la route, les bouquets fanés et les poignées d'herbe arrachées aux tombes.

A sa place, sur un support taillé à plein ci-

5
seau dans le granit ; on a mis une de ces plâtreries peinturlurées en séries, exportation parisienne de la rue Saint-Sulpice, fleurie de roses de papier : Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, qui d'ailleurs ne lui ressemble pas.

Ce n'est pas contre le culte spontané à tel ou tel saint ou sainte que je proteste, mais contre un anachronisme, une faute de goût, d'une part, et la relégation de nos séculaires protecteurs, d'autre part.

Cette constatation, dans une église perdue des monts d'Arrée, je l'avais déjà faite un peu partout, en Haute et en Basse Bretagne.

Les œuvres d'art populaire de notre race, belles ou charmantes, risquent d'être balayées par des productions sans grâces, mais, une fois de plus, niveleuses, si nous ne parvenons pas à nous faire entendre de nos pasteurs.

Nous devons beaucoup à nos vieux saints bretons, conquérants pacifiques de la vieille Armorique, fondateurs de la plupart de nos cités, évangélistes, guérisseurs et protecteurs. C'est une ingratitude de les enlever du lieu où ils sont accoutumés d'être honorés, pour les envoyer rejoindre les vieilles lunes. Et lorsqu'ils regardent de travers ceux qui commettent de pareils actes, c'est justice. Nombreux exemples de leurs réactions ont été donnés, au cours des âges.

Il faudrait des volumes pour chanter leurs mérites.

tes ; je me bornerai à dire les quelques faits que j'ai pu noter sur les saints guérisseurs, si souvent invoqués par nos pères ; les Saints protecteurs des Bretons, de leurs récoltes et de leurs troupeaux, et aussi, les Saints qui regardent de travers les auteurs de mauvaises plaisanteries, qui entreprennent contre eux des choses qui leur déplaisent, ou manquent au respect qui leur est dû.

I.- LES SAINTS GUERISSEURS

Nulle part, la spécialisation n'a été poussée aussi loin que chez les celtes, et jusqu'à la période contemporaine, dit Maurice Duhamel, dans son "HISTOIRE DU PEUPLE BRETON".

Anatole Le Braz rapporte qu'à la fin du 19ème siècle, une pardonneuse par procuration, c'est-à-dire qui accomplissait des pèlerinages pour des personnes empêchées, connaissait six espèces de furoncles, dont chacun était guéri par un saint différent : Saint Clet, Saint Eloi, Saint Spej, Saint Meen, Saint Cado et Saint Gened.

Chaque saint voulait une offrande particulière : celui-ci, du pain de seigle ; celui-là, du blé noir ; la statuette de cet autre, qui avait l'oreille dure, devait être fouettée trois fois, d'une branche de genêt, pour que son attention fut fixée sur le désir du suppliant.

A seize kilomètres de Lamballe, en s'en allant vers Loudéac, gîtée dans la verdure, dominant de verdoyantes vallées, où chantent des ruisseaux d'eau vive, venus des pentes du Mené, s'élève, comme un observatoire, Moncontour, la petite ville de granit.

Sa vieille ceinture de murailles, brodée d'arabesques de lierre et de lilas tebrestre indique encore qu'elle fut place forte.

Des jardins suspendus s'échelonnent, grimpent la colline et s'en vont rejoindre, un peu plus haut, les maisons grises d'une architecture antique et sobre, qui se groupent autour de l'église Saint-Mathurin.

Cette église, du XVIème siècle, possède de très beaux vitraux et un maître-autel de marbre blanc, qui est un pur chef-d'œuvre. On y remarque encore les pierres tombales d'un jeune guerrier et de son épouse, l'un et l'autre les pieds appuyés sur une figure de chien, emblème de la fidélité. Cet emblème a, depuis longtemps, disparu des ornements funéraires, ce qui ne veut pas dire, naturellement, que la fidélité dans les ménages en a fait autant.

La statue d'argent de Saint Mathurin y est l'objet d'un culte tout spécial des habitants du Penthièvre.

Un jour, un paysan d'une bourgade voisine de Moncontour fut surpris au moment où il l'enfouissait dans un sac apporté à cet effet. Il fallut longtemps parlementer pour le décider à lâcher sa prise et à remettre le Saint en place.

Notre homme n'était pas un voleur, comme vous pourriez le supposer, mais, l'un des siens était si malade qu'il n'y avait plus de remède, pour lui, que de toucher l'os frontal encastré dans le buste du

saint thaumaturge. Le malade ne pouvait se transporter, il portait Saint Mathurin au malade, pour qu'il puisse toucher la relique et guérir.

Pour le faire renoncer à son audacieux projet, il fallut le persuader que, passé le territoire de Moncontour, Saint Mathurin ne faisait plus de miracles.

Deux chapelles sont en grande vénération dans le pays : Notre Dame du Haut et Notre Dame du Mont Carmel. La première sert d'asile à la Vierge et aux Saints guérisseurs. Ce sont des primitifs au nombre de six : Saint Lubin, Saint Lamert, Saint Leen, Saint Hubert, Saint Livertin et Saint Houarniaule. Chacun d'eux guérit spécialement une maladie. On invoque Saint Lamert, pour les coliques ; Saint Livertin, pour les maux de tête ; Saint Leen, pour la fièvre ; Saint Hubert, pour les morsures de chiens ; Saint Houarniaule, pour la peur ; Saint Lubin, pour toutes les affections.

Notre Dame du Haut, de Trédaniel, connaît les grandes affluences de pèlerins, venus par les chemins ombreux, rocailleux, fleuris d'aubépine, de chevrefeuille et de chardons, bordés de chênes et de pommiers qui montent, insensiblement, jusqu'au plateau verdoyant où elle s'élève, humble chapelle, bâtie bien avant la révolution.

Un malade qui souffre du ventre s'approche du

bedeau et dit

- Je veux allumer devant Saint Mamert.

Le bedeau déroule un rat de cire, prend la mesure du ventre malade, calcule et, coupant la longueur voulue, répond :

- Voilà, il y en a pour tant ... Le prix varie, selon la longueur de rat nécessaire à la guérison.

Quelquefois, des discussions s'élèvent sur le prix jugé trop élevé, mais il finit toujours par être payé et le pèlerin va allumer son morceau de rat devant la statue du Saint spécialiste.

Si, au lieu du ventre, c'est la tête qui souffre, on prend la mesure de la tête, et c'est devant Saint Livertin que brûle le cordon de cire.

A Notre Dame du Mont Carmel, le culte voué à la Vierge est grand, si on en juge par les ex-votos qui ornent les murs de la chapelle, les tableaux, les béquilles, les couronnes de mariées, les petits vêtements d'enfants, les bateaux finement grésés, déposés à ses pieds.

Dans la région de Saint-Brieuc, Morieux possède une fontaine dédiée à Sainte Eugénie, qui guérit les maux de tête.

Le deuxième dimanche de mai, les pèlerins y venaient, pour obtenir une guérison, une bougie sur la tête, ils puisaient, par trois fois, de l'eau dans le creux de la main et s'en frottaient le crâne, puis,

ils allumaient la bougie fixée sur leur front, et se prosternaient devant la statue de la sainte.

Le fond de la médecine druidique fut, surtout, le culte des eaux, dit le Docteur Liégeois, dans sa thèse de Doctorat. L'esprit superstitieux du Celte s'arrêta devant les intarissables réservoirs qui étanchaient sa soif, abreuvaient ses troupeaux, vivifiaient ses prairies. Il lui demanda, bientôt, de guérir ses maladies.

Chaque source eut sa fée ou sa déesse animée d'un principe guérisseur.

Le christianisme importé en Armorique, les fontaines furent placées sous l'invocation d'un Saint, et le culte des eaux continua malgré condamnations et excommunications des conciles.

Avec celui des pierres, il se transmet pieusement, pendant tout le moyen-âge, et jusqu'à nos jours. Au cours des siècles, le paysan n'a pas cessé de confier ses malheurs aux sources et aux fontaines par lesquelles se manifesta, désormais, la toute puissance des Saints.

"Il se livre encore à ces pratiques médicales d'un autre âge", déplore le docteur parisien.

Mais, en envoyant ses malades aux eaux, la faculté fait-elle autre chose, que de se livrer, elle aussi, à ces pratiques médicales d'un autre âge ?

Quant à la confiance accordée, par notre peuple, aux Saints guérisseurs, c'est une question de foi, c'est-à-dire de grâce et, puisque des médecins célèbres ont enregistré, à Lourdes, de miraculeuses guérisons, pourquoi les Bretons ne jugeraient-ils pas la Vierge, Sainte Anne et nos vieux saints, capables des mêmes miracles chez eux ?

Les malades atteints du mal Saint-Laurent vont à sa chapelle, en pèlerinage aux Ponts-Neufs, près de Lamballe. Ils jettent des poignées de boue à sa statue, et sont guéris, dit-on, à toutes les parties du visage correspondant à celui du saint, où la boue, en séchant, a disparu.

À Saint-Cloud, dans l'église Saint-Jean, de Lamballe, les pèlerins, dont le visage est abîmé par des furoncles ou autres maladies de la peau, jettent des poignées de clous. Saint Mandez, dans une commune de ce nom, obtient la même guérison.

Pour ses miracles, Saint Amateur est très honoré, à Lamballe. À la procession, qui a lieu chaque année, pendant l'été, les malades à guérir portent un emblème de cire, représentant la partie du corps qui souffre ; celui-ci, une jambe ; celui-là, un bras ; tel autre, une tête. Après la procession, tous ces emblèmes sont accrochés en ex-votos, autour de la statue du Saint Guérisseur. Un pauvre, à la porte, psalmodie sans fin :

"Apportez vos offrandes

"À la Saint Amateur !"

À Lamballe, encore, au milieu du clair cimetière Saint-Sauveur, une pierre de granit, couverte d'ex-votos, cache les restes d'un saint homme, Monsieur Lécuyer. Elle est le but de nombreux pèlerinages, car Monsieur Lécuyer fait des miracles.

Le jeune vicaire, mort à trente-quatre ans, en 1825, était originaire de Plérin, il fut nommé aumônier à l'hôpital Saint-Yves, de Lamballe. Il fut un des plus pieux serviteurs du petit taumaturge, Saint Amateur.

Le peuple, devant l'Eglise, a donné au jeune prêtre mille témoignages de sa confiance et de sa gratitude ; il l'a déjà canonisé.

Il est quelquefois bon de prier nos Saints bretons avec insistance et même de les secouer un peu ; quand ils se font trop durs d'oreille pour exaucer les suppliants.

La Fançon n'y faillit point.

Depuis longtemps, la bonne femme souffrait d'une jambe et ne se traînait qu'avec peine, avec un bâton.

Elle commença une neuvaine à Monsieur Lécuyer, aucune amélioration ne se produisit. Elle en fit une seconde et eut l'idée de lui rendre visite à son tombeau, pour le mieux disposer en sa faveur.

Clopin-clopant, avançant lentement, elle parvint

au but de son pèlerinage. Une jeune mère roulait, sur le tombeau du saint, son enfant qui ne pouvait marcher, à cause de ses jambes, molles comme de la laine. Et, chomé par terre, l'enfant marcha.

- Ça ! c'est trop fort ! clama Fanchon. V'là un nouveiaou qu'est déjà guéri et maï qu'en suis à ma deuxième neuvaine, vous n'm'écoutez pas !...

- Tiens !... v'là !.. et, de colère, elle lança son bâton sur le tombeau ...

Elle n'en eut pas besoin pour son retour ; instantanément guérie, elle marcha fort bien jusque chez elle.

Saint Jean des Mauviettes, dans le pays de Vitré, guérit les fièvres. A la porte de la chapelle de Galiot, dans le Rachapt, à Vitré même, le bon abbé Cousin fait marcher les enfants en retard, pendant qu'à l'intérieur, Saint Méen, que le peuple a baptisé St. Teignoux, guérit la teigne, la gale et différentes espèces de maladies de peau. Nombreux méridionaux y venaient, autrefois, en pèlerinage.

Il guérit, également, les malades qui vont l'invoquer dans la commune qui porte son nom.

Autrefois, à Vezin, près Rennes, un hôpital recevait les pèlerins qui s'y rendaient. Cet hôpital possédait une fontaine placée sous le vocable du saint.

Saint Gourgon, dans le Coglais, près St-Etienne

en Coglès, guérit les coliques.

Parmi les longues listes de Saints guérisseurs dressées par l'Abbé Desportes et Paul Sébillot, je vous citerai, à toutes fins utiles, quelques spécialistes :

Saint Lunaire et Saint Cado guérissent plus particulièrement, les affections de la vue.

Saint Gilles et Saint Lou, la peur. Saint Malo, l'hydropisie. Saint Lubin, Saint Jacut, Saint Firmin, Saint Urlo, les douleurs et les rhumatismes.

Saint Urlo, rhumatisant, au cours de sa vie mortelle, est plein de compassion pour ceux qui souffrent son mal.

Il est honoré dans la région de Malestrôit, de même que Saint Maurice, dont la chapelle est en Saint-Guyomard.

Les paralytiques se font porter aux chapelles de Saint Yves ou de Saint Maur, les fiévreux à Saint Maudan ou Saint-Grégoire. Saint Briac est invoqué pour l'épilepsie.

Saint Maudez guérit les personnes mordues par les reptiles, et les enfants atteints des vers ; Saint Gobrien, les panaris ; Saint Guillaume ; Saint Roch, Saint Sébastien, viennent à bout des maladies épidémiques et des plaies purulentes, et Saint Appoline des maux de dents.

Les enfants en retard pour marcher, atteints de

la danse Saint Guy, ou défigurés par le mal Saint Aragon sont voués à Sainte Thècle, Saint Event et Sainte Radegonde.

On plonge dans la fontaine Saint David, à Landébia, les jeunes enfants, pour leur donner des forces ou on les porte à Lamballé sur le tombeau de Saint Généfort, à l'église Saint Martin. On y roule les plus débiles.

Au cimetière du Nord, à Rennes, le peuple vénère "Sainte aux pochons", qui guérit la fièvre. Il suffit de prendre un peu de terre sur sa tombe, de l'enfermer dans un sachet (un pochon) et de le suspendre au cou du malade.

L'eau de la fontaine Saint Event, à la Malhoure près de Lamballe, guérit la teigne et les coliques. On va à la fontaine de Sainte Onenna, près de Tréhorreuc, baigner les paupières enflammées.

Les pèlerinages à Sainte Anne et à la Vierge sont également fort nombreux en Haute Bretagne.

Si le recours aux Saints Guérisseurs, que certains ont qualifié superstition se pratiqué dans nos campagnes, c'est que les médecins, presque jusqu'à nos jours, n'étaient pas très nombreux ; on attendait plus de secours du Ciel que de la science humaine ; c'est pourquoi les foules ont continué de courir aux chapelles et aux fontaines des vieux saints d'origine celtique ou devenus populaires près des Bretons, et ceux-ci, leur exercice illégale de la médecine.

LA LEGENDE DE SAINT GOBRIEN avec les Saints qui regardent de travers.

Au pays de Ploërmel on raconte qu'en 720, Gobrien, évêque de Vannes, chassé par ses ouailles, plus païennes que chrétiennes vint se réfugier au lieu même où est le village qui porte son nom.

La méchanceté des hommes l'y poursuivit, les gens du pays refusèrent de l'aider à construire son ermitage et le petit oratoire qu'il voulait édifier. Ils apportèrent même à ces travaux, que le saint évêque s'était contraint de faire seul, tous les obstacles possibles, défaisant la nuit ce que l'ermite avait eu tant de peine à faire le jour. Saint Gobrien, n'ayant pu se procurer ni charrette, ni attelage pour le transfert des matériaux nécessaires avait fabriqué une sorte de traîneau et y attelait un boeuf chétif qu'il s'était procuré. Ses persécuteurs voulurent encore le priver de cette ressource et, un jour que le saint était en prières et que le boeuf paissait au repos, ils saisirent le pauvre animal, et, pour le mettre hors de service, ils le blessèrent grièvement en lui enlevant un lambeau de chair à la culotte.

Indigné et poussé à bout de sa patience, le saint invoqua Dieu et lui demanda vengeance des maux qu'il avait souffert de toutes parts. Dieu l'exauça. Le feu ardent atteignit et décima les habitants de Vannes, et les méchants voisins qui l'avaient tourmenté subi-

rent la peine du talion, en portant, eux-mêmes, un plaie comme le boeuf et au même lieu.

Saint Gobrien voulut bien guérir les Vannetais repentants qui vinrent le trouver ; mais, il ne pardonna pas à ceux qui avaient mutilé son boeuf. Les descendants de ces gens cruels ont, parait-il, un côté moins fourni que l'autre et ils ne sauraient s'associer carrément. Le Ciel nous préserve des vengeances des Saints.

Cependant, Saint Gobrien dont on peut voir encore, dans sa chapelle, une statue en bois polychrome du XV^e siècle est invoqué, avec confiance, par les jeunes filles du pays qui désirent un mari. Elles prient et piquent une épingle dans sa statue. Le nombre des aspirantes doit être bien élevé, si on juge par l'aspect du Saint, qui ressemble, en vérité, à une pelote à épingles.

Peut-être est-ce encore pour se venger de toutes ces piqûres, que Saint Gobrien s'empresse d'exaucer les jouvencelles, tant il est vrai que pour nombreuses femmes, le Sacrement du mariage ne tarde pas à devenir un Sacrement de la pénitence.



SAINT MAUDEZ ET SAINTE JUVETTE.

A Lamballe, la veille de la fête de Saint Maudez

qu'on guérit les personnes mordues par des reptiles et les enfants atteints des vers, les juges de la Cour de Lamballe et les notables de la communauté de ville allaient, précédés de fifres, de tambours et de bini-ous, cueillir des rameaux pour garnir la chapelle. Au retour, le gouverneur en charge de l'Hôtel-Dieu leur offrait une collation et, alors, les danses commençaient. C'était un vrai pardon breton. On a fait remarquer, à l'occasion de ces réjouissances, que les fleurs, les danses et les divertissements se trouvaient partout, en Bretagne, durant le Moyen-Âge. Les guerres civiles et religieuses et la perte de sa nationalité ont contribué à la dépouiller de sa foi et de ses mœurs patriarcales.

On croit que ces usages et ces processions ont cessé, à Lamballe, au cours du XVIII^e siècle.

Le pèlerinage de Saint Maudez, solitaire breton du VI^e siècle, autrefois aussi populaire que Saint Yves et Saint Hervé, attirait la foule dans la vieille cité.

Il reste le patron titulaire de la Chapelle Notre Dame de l'Hôtellerie, aujourd'hui l'Hôtel-Dieu, situé à l'angle de la rue Courbe et de la rue Saint Lazare.

On y accourait de fort loin et on y amenait une multitude de malades et d'infirmes. Ce Pardon avait acquis une renommée assez grande pour prendre rang dans un dicton populaire du moyen âge, on le compa-

rait, pour l'importance, au Sacre ou Fête Dieu d'Angers et aux Rogations de Poitiers.

Un petit oratoire, en l'honneur de Sainte Juvette, sœur de Saint Maudez, avait été construit près la route de Moncontour, en face de la ferme du Champ de Foire. Les débris d'une vieille croix en sonservent le souvenir.

Le nom de Sainte Juvette a été défiguré au cours des siècles.

Une dévotion restée populaire engage les futures mamans, lorsqu'elles passent devant cette croix, à se signer et à réciter une prière en l'honneur de Sainte Couvette ou Jouvette. C'est un hommage rendu à une sainte dont la tradition s'efface chaque jour, mais Sainte Juvette devait certainement protéger les mères.

Les guerres de la Ligue, les sièges soutenus par la ville et le château, les pillages des Anglais et des lansquenets allemands, tous gens impies et blasphémateurs ont effacé jusqu'au souvenir de ces fêtes.

Le culte de Saint Maudez n'a survécu à Lamballe que dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, rendu par les filles de St Thomas de Villeneuve, dit l'abbé Audo.

II.- LES SAINTS PROTECTEURS.

Dans un pays, à la fois maritime et agricole comme la Bretagne, il est naturel de penser que de nombreux saints aient été constitués, par le peuple, protecteurs de leur vie et de leurs biens.

Sans nous attarder sur le folklore des pêcheurs, nous indiquerons, cependant, que ceux qui sont regardés, en Haute Bretagne, comme leurs patrons spéciaux sont : Saint Eriac, dont l'église a été construite, en grande partie, avec le prix des lots de poisson que chaque équipage abandonnait, quand la pêche du maquereau avait été fructueuse.

Autrefois, après une bonne saison, les gens de Saint-Cast offraient de la raie à Saint Clément, leur patron toujours invoqué à l'heure du danger, de même que Saint Lunaire.

Les pêcheuses de Saint-Malo, pour trouver du lançon, s'en allaient dire une prière à la chapelle Saint Antoine, de l'île Harbour, et les Terreneuvais, en l'accomplissement d'un vœu, se rendaient, pieds nus, à l'église de Saint-Jouan-des-Guérêts, une chemise passée sur leurs vêtements.

SAINTE GOUSTAN. (Le Croisic)

Sainte Goustan, sœur de l'Abbaye de Saint Gilles de Rhuy, reçut l'ordre de se rendre à Beauvoir-

sur-Mer, en Vendée. Il s'embarqua sur une frêle barque, et, par une tempête violente, fit naufrage à la pointe du Croisic. Mais, un miracle se produisit, comme son Maître, il marcha sur les flots et aborda, sain et sauf sur la plage de la baie qui porte, actuellement, son nom. Épuisé, en touchant terre, il se coucha sur le rocher; celui-ci, miraculeusement, s'amollit et garda, sous le poids du saint, l'empreinte de son corps.

En commémoration de ce fait, les Croisicais élevèrent une chapelle à cet emplacement. De nos jours, on voit encore, avec beaucoup de foi et de bonne volonté, la forme grossière d'un corps.

Les femmes du Croisic viennent en pèlerinage à ce sanctuaire, quand les vents soufflent du sud afin d'obtenir des brises plus favorables. Elles se rendent, au contraire, à l'autre pointe, à la chapelle du Crucifix, pour obtenir que le vent cessât de souffler du Nord.

Sainte Barbe commande à la foudre. On la prie en ces termes :

" Sainte Barbe, Sainte Fleur

" De la couronne du Sauveur,

" Quand le tonnerre cherra

" Sainte Barbe nous gardera. "

Le culte de Sainte Barbe est un des plus populaires qu'il y ait en Bretagne, et sa légende s'y

conte encore aux veillées.

Les terriens ont d'autres protecteurs : Saint Emilien et Saint Servais sont priés pour avoir de bonnes récoltes de blé noir et de l'avoine en abondance.

Au temps où les femmes filaient, on offrait à l'église, un ou plusieurs écheveaux de fil.

Dans une paroisse de la région de Pipriac, on les passait au bras de Saint Amand.

Voici un joli conte du pays, concernant Saint Amand :

LE B'ZITIEU D'LA HALÂTAI. (Pipriac)

I'aveu eun' fa, à c'qui paré, dan' un d'maign' pas ben lin d'la Halâtai, un greu b'zitiou (cerisier sauvage). Les siens à qui qu'i' teu en firent cado à la parouëss, et on en fit eun' statue d'Saint Amand qui teu d'acout fa, sous l'chapitreu d'l'ancienne eglise. I'aveu la presse à y alleu l'pourieu pour tout' eusses' de neusseussiteu, car il aveu l'lot d'ét' ben r'noumeu là haou. Facu dir' àtou, qu'les marrén n'avée d'amouée, quant sa offrée du fi à l'eglise, d'passeu lou piess' de fi sou bras d'Saint Amand. La bonne foume qu'aveu donnè l'boué sou qua feré Saint Amand print l'reust du pieu du b'zitiou et y teroui d'qua feré eun' joud' de boué (un bol, une écuelle). Ce qui cacuse, veyou bon, qu'ell' ora-
yeu

yeu avâ dreu, pu qu'tout l'zacutes à l'éd' de Saint Amand.

V'la ti pas qu'un jou, yeunn' de ses vaches chut malade. La bounn' foume n'manquit pas d'allë taroer Saint Amand pour qu'il areu gari sa vache et i' parë qu'è yi fit cett' peryeur :

"Grand Saint Amand, sorti d'mon b'zitieu dla
"Halâtai, freore de ma joud' de boué gari mé ma vache
"j'te dounn'reu du beurr' fin pien ma joud' de boué"

Ga teu, ma fa di, ben encouraigeant pour Saint Amand, pari ?

Sa p'tit' fille qui teu o yeull' .li fit des r'montrances, en tirant su son d'vanté :

— Ma mère, faout pas trop li en promett' !

— Lè te don', yi dit elle, c'est i' pas pour y en faire acror !

V'là qu'la foutue vache quervit, Ah ! deum', çà n'hétit point à la bounn' foume et yè s'fachit. La v'la qui print la nâche à sa vache et qui r'tournit véy Saint Amand, mais deum' eunn' t'è point d'humeur et eunn' teu l'manquit pas. Et la v'la d'yi fére dés r'primandes : "Ah ! grand Saint Amand, j'avée bon cuï dire que tu n'avée jeumé ren valu, ni vért, ni sé. Du temps qu'tu toé b'zitieu, t'année des bzites, l'diab' ne l'zareu pas mangou ; à çtouroi qu't'es saint, tu n'vacu pas mieuz."

Et viaign' et pan ! v'là la bounn' foum' d'fout'

des coups d'nâch à Saint Amand et de l'tapou... Et é foutit l'camp à s'n'alleu.

Saint Amand éteu yun des patrons d'la parouëse, et la bounn' foume n'yi portit pas grand' respect personne-ne chongit à la plaind'.

Pour obtenir de la pluie, pendant les temps de sécheresse, les gens de Fléchâtel s'en vont à la fontaine dédiée à Saint Amand, ils y puisent de l'eau qu'ils lui jettent au visage en disant :

— Saint Amand ! rend la ma !

Pendant le carême, les jeunes gens, investis de la fonction de trésoriers d'honneur, sortaient du choeur, pendant le credo, portant une brassée de quenouilles fleuries et enrubannées et, de rang en rang, s'en allaient les distribuer aux jeunes et aux vieilles filandières.

Le dimanche suivant, de beaux écheveaux étaient déposés sur l'autel de la Vierge. Souvent, aussi, on y ajoutait les prémices de la ferme ou des champs.

A Argentré, on présentait une quenouille aux étrangers assistant à la grand'messe. Après l'avoir touchée du doigt, ils déposaient une offrande dans le plateau tendu à leur générosité.

A Notre Dame du Haut, près Mencontour, comme en différentes régions du pays gallo, subsiste encore, comme en Basse Bretagne, la curieuse coutume des Pardons d'animaux.

Les cultivateurs mènent aux saints protecteurs les vaches et les chevaux malades, qui ont le droit de suivre la procession.

A l'assemblée de Cesson, près Saint Brieuc, qui a lieu chaque année, le lundi de Pâques, on promenait, autrefois, de beaux étalons, dont la tête et la queue étaient ornées de fleurs et de rubans.

On faisait entrer les boeufs dans l'église de Saint Mathurin, à Moncontour, et on les menait devant le buste du saint, pour qu'ils soient bien vendus.

Saint Cornely, protecteur du bétail est honoré dans le Haut pays, tout autant qu'en Basse Bretagne.

La petite paroisse de Buléon, à la limite de Saint-Jean-Brévelay, le vénère d'une façon assez originale.

Personne ne mettra en doute l'attention que Saint Cornely peut apporter à ses protégés qui aident et nourrissent l'homme, alors que le doux Saint François d'Assise, dans son immense amour pour toute la création, ne craignait pas de donner au cruel et sauvage loup, le nom de frère.

Le troisième dimanche de Septembre, dans cette paroisse de Buléon a lieu, à la Chapelle Sainte Anne le Pardon de Saint Cornely. Les vêpres sont chantées solennellement, puis, la procession s'or-

ganise aux chants en l'honneur du saint, les hommes, bras croisés, les femmes égrenant leur chapelet.

Après les chrétiens, viennent les animaux domestiques conduits par leurs propriétaires : boeufs, vaches, moutons et même cochons.

Saint Eloi a une petite part à cette fête, certains pèlerins lui offrent un fer à cheval fabriqué par le maréchal-ferrant.

Au temps des corporations, Saint Eloi était le patron de tous métiers du fer. Il était particulièrement honoré à Dinan, où il y avait de nombreuses confréries en son honneur.

Les animaux sont enguirlandés de rubans multicolores entremêlés de fleurs, par les paroissiens de Buléon. Parfois, tous ces pèlerins d'un nouveau genre, rappellent, par leurs voix, pas toujours harmonieuses, aux autres assistants, que c'est bien à leur intention que se déroule le défilé.

Une fête du même genre, a lieu, à la même date, dans la commune de Campeneac. Ce Pardon est très suivi, paraît-il.

Pour qu'un cochon profite, on offre un morceau de lard à divers saints, selon la région.

• A Saint-Cast, l'offrande se fait à Saint Jean ; à Plurien, c'est Saint Antoine qui en profite.

• A Saint-Glen on offre du grain à Saint Nicodème pour que les vaches, les moutons, et les cochons soient préservés des maladies.

Au bord de l'étang de la Huais, à Bain, est une chapelle en ruines dédiée à Saint Melaine.

Le Vendredi saint, les paysans viennent lui offrir des pieds de cochon, pour obtenir un temps propice à leurs récoltes.

Il en est de même à Ploërmel, à la chapelle Saint Antoine, route de Vannes.

En général, dans les paroisses de Haute Bretagne où Saint Antoine est vénéré, comme patron des animaux de basse-cour, on lui fait hommage de pieds et d'oreilles de cochon.

Dans le bois des Granges, à Moncontour, une statue fut élevée à Saint Antoine.

Une Moncontouraise, que j'ai bien connue, avait la pieuse habitude de la fleurir, tout en lui confiant ses besoins spirituels et matériels. Elle entretenait, familièrement, le saint de ses soucis et passait, avec lui, des marchés sans nombre, promettant, pour ses pauvres, les denrées les plus diverses, dont elle acquittait scrupuleusement le tribut, dès qu'elle avait obtenu satisfaction.

Une voisine lui fit un procès, pour un quelconque droit de propriété, dont elle confia la direction à Saint Antoine, moins qualifié peut-être que notre Saint Yves. Elle perdit son procès.

Dès qu'elle apprit la fâcheuse nouvelle, l'éran-te se rendit au bois des Granges.

— Ah ! Saint Antoine ! C'est donc ainsi que vous

trompez votre monde ? Moi qui avais si grande confiance en vous ! Qui vous ai tant donné ! La semaine dernière encore, quatre mottes de beurre, douze livres de pain, la meilleure pièce de mon charnier ! Tenez, vous n'êtes qu'un escroc et un voleur.

— Alexandrine ! Comment, pour un procès perdu, une femme si pieuse peut elle se laisser aller à un pareil emportement ? Faites plutôt appel, conseilla un passant.

Calmée, du coup, la braye dame répliqua :

— Je priais, voyez vous, on m'a toujours enseigné qu'il fallait, pour être écouté, prier avec insistance.

Et, se retournant vers la statue :

— Au moins, bougre de Saint Antoine, faites moi gagner en appel !

.....

Saint Antoine avait, dans les environs de Moncontour, une autre dévotion.

Dans la paroisse, peut-être de Hénon, peut-être de Trédaniel, ou même de Trébry, était une vieille et vénérable statue de Saint Antoine.

Une bonne femme du pays différait des autres bonnes femmes, en ce qu'elle n'aimait pas conter ses affaires à tout venant. Cependant, comme elle était femme, la langue lui démangeait parfois et il fallait qu'elle dise, tout de même ce qui la tracassait.

Elle décida donc de prendre ce bon vieux saint pour confident; celui-là, au moins, garderait ses secrets.

La semaine finie, elle filait à l'église et contait à son fidèle ami, toutes ses peines et peinoches des jours écoulés. Cela la soulageait, voyez vous, et il n'y a pas de quoi en rire.

Voilà-t-il pas qu'un samedi, jour de désolation, arrivée à l'église, comme à l'accoutumée, au lieu du bon vieux Saint Antoine de bois, qu'elle aimait tant, le cher confident de ses soucis, elle vit un petit saint de plâtre, bien peintureluré, qui devait venir tout droit de la rue Saint Sulpice, à Paris; un petit étranger, qui ne portait pas vingt ans, avec ce sourire suffisant qu'on ne voit que trop sur la goule des jeunes.

— Comment! quèqu'tu fais là, ta failli morveux? Et où est-i' l'bon Saint qu'était là à ta place? Saint Antouène, ta? Ah dam, nanni! Ne crë point que j'm'en vas t'conter mes affaires, vilain blanc bec. Ah, non, pah!

Voilà la bonne femme en quête du "bediaou".

— Où qu'v'avez mis mon bon Saint Antouène? V'la 'core un tour du curé, pas mainque. I'n'en fait jamais d'aout!

— Ma pauvre mère, Monsieur l'curé l'trouvait trop vieux, i' l'a r'misé près du bourdon, dans l'clocher.

— Bon, j'm'en vas monter l'consoler, l'pauvre failli gars.

Et la bonne femme, atteint le clocher, soufflant et geignant.

— Ah! mon pauvre Saint Antouène, mon vieil ami! v'la don' ç'qu'on nous fait quand on est vieux! Vous v'la là, tout seu', dan un coin somb!... Ma, bentot, on m'port'ra en t'erre; mais à c't'heure, j'sais tout comme pu heureuse que vous... J'sais v'nue là pour vous consoler veyous ben...

Et, pendant une heure, elle lui conta ses petites histoires, comme elle le faisait dans l'église, avant sa réclusion.

Enfin, il fallut se séparer. Prise d'une grande pitié pour son saint ami, la paysanne noua ses bras autour de son cou et l'embrassa...

En enlevant la statue de son socle, les ouvriers avaient négligé d'ôter les pointes du bas, qui la fixaient.

En s'en allant, le cotillon de la mère se prit dans une de ces pointes et la retint.

La bonne femme, rougissante, le rabattit bien vite, en murmurant, mi-flattée, mi-honteuse:

— Oh! mon vénérable ami, tout comme! à notre âge! ... et elle se sauva bien vite, convaincue, qu'en l'embrassant, elle avait donné de mauvaises pensées à Saint Antoine, qui, après tout, n'était peut-être pas de bois.

La bonne femme avait beau ne pas conter ses affaires, celle-ci fut bien connue, puisque je vous la raconte.

III.- LES SAINTS QUI REGARDENT DE TRAVERS.

Dans le pays fougerais est un dicton approprié à notre sujet :

— Comment, tu n'as pas été à la messe et tu vas à Vép' ; mais les saints vont te r'garder d'travé !

Négliger ses devoirs et se montrer plein d'un faux zèle, n'est pas pour leur plaire, assurément.

Pour eux, le premier devoir est le maintien de la bonne tradition.

Ils n'aiment pas être dérangés d'une église, d'un oratoire, d'une maison, voire même, d'une niche creusée dans un arbre où on les a longtemps honorés.

On a vu des attelages s'embourber, des bêtes de trait se casser les membres sans raisons apparentes, des charrettes se briser, des boeufs et des tombereaux s'arrêter net et s'obstiner à ne pas dépasser tel endroit en transportant une statue de saint, de son lieu habituel à un autre.

Quelquefois, la statue devenait d'un poids excessif et on ne pouvait plus la bouger. Si on la ramenait à la niche, l'opération se faisait sans difficulté.

Telles sont les statues de Saint Eustache, honorée depuis des siècles, dans la chapelle de Haute Brousse, entre Saint Germain et Saint Etienne, dans le Coglès ; de Saint Martin, dont l'oratoire, depuis

des générations est bâti près des ruines de l'ancienne chapelle, au bout d'un champ, entre Saint Hilaire et Saint Marc sur Couesnon, qui guérit les populations de la fièvre tremblante; le buste de Saint Vincent, conservé dans une maison, au Teil, en Saint Etienne, sous une vitrine, depuis un temps immémorial.

En Haute Bretagne existent quantité de légendes sur les statues qui reviennent toutes seules à leur place, telle celle du bourg de Saint Jean sur Vilaine.

Le tout puissant seigneur du château de la Doblais était craint des paysans et des seigneurs du voisinage, en raison de sa dureté. Il voulut rapprocher le bourg situé sur les bords de la Vilaine, de son château, tant pour surveiller les habitants que pour se mettre à l'abri d'éventuelles attaques du seigneur de Saint Marc, son rival.

Il fit construire une église auprès de son château, au lieu dit, La Louvrais et y fit apporter la statue de Saint Jean, patron de la paroisse. L'église fut bénie, en grande pompe, par Monseigneur l'Evêque de Rennes, le dimanche suivant, les paroissiens s'y rendirent pour la messe.

La statue avait disparu, elle avait repris sa place habituelle, dans la vieille église.

Furieux, le seigneur fit rapporter Saint Jean. Le lendemain, même disparition et même réintégration.

Le seigneur de la Doblais alla, en personne, le chercher, mais arrivé en vue de la nouvelle église, l'attelage s'arrêta et le saint parla.

— Marquis, j'étais, autrefois, pêcheur en Palestine. Maintenant, je pêche dans la Vilaine, j'entends rester où je fus mis, n'insiste pas.

S'élevant dans les airs, le saint retourna à son vieil asile. Au même moment, le sanctuaire bâti par le seigneur, s'écroulait dans un bruit de tonnerre.

Les saints bretons sont susceptibles; ils n'aiment ni les railleries, ni les plaisanteries de mauvais goût. Ils réagissent pour amener les coupables à composition.

La vieille Menaou, de Lamballe, en sut bien quelque chose.

Tous les ans, pour la foire de Montbrand, la Menaou, par le bout du Val et Lanjouan, se mettait en route.

On la connaissait à dix lieues à la ronde, pour sa langue intarissable, un véritable moulin à paroles, et son cri, inlassablement répété, annonçant les bonnes châtaignes, savamment grillées :

" Les gros marrons de R'don,

Les enfants,

Quarante pour un sou ! "

Entre Laaballe et Montbrand, sans que je puisse dire l'endroit exact, (l'histoire a dû se passer entre 1875 et 1880), il existait une croix, dans laquelle une niche creusée abritait le très populaire Saint Mirli.

La Menaou passait, chaque année, devant le saint sans lui prêter grande attention.

Un jour, plus en verve que de coutume ; peut-être avant le départ, avait elle pris "un p'tit d'café avec un failli mic", elle l'interpolla du chemin.

-- Sapré Saint Mirli couillé, si t'as tant d'vertu qu'on l'dit, empêche ma don d'causer !

Il fallait bien un miracle, en effet, pour brider la langue de Menaou !

Voilà la bonne femme arrivée à Montbrand qui s'active, comme à l'accoutumée, autour de son réchaud. Les grillées s'amassent dans une couverture de laine où elles se tiennent bien chaudes.

Mais, est-ce bien Menaou ? On n'entend plus le cri joyeux de la marchande de châtaignes, qui faisait accourir les "couëffes et les garçailles".

La Menaou est muette. Impossible à elle d'ouvrir la goule.

Elle a compris ; elle se souvient de sa raillerie au passage devant Saint Mirli. Elle plie bagage, de bonne heure et s'en va faire amende honorable devant

saint qui ne lui garda pas longtemps rancune.

Une histoire à peu près semblable arriva à un cultivateur du Coglais. Un soir de ribote, il frappa de son bâton, maculé de boue, Saint Gourgon, guérisseur de coliques.

A peine arrivé à l'hôtel, le bonhomme commença à se tortiller de façon inquiétante. Bientôt, il roula sur le sol, gémissant de souffrance. Les remèdes employés, en pareil cas, restaient sans effet, devant ces coliques atroces.

Quelqu'un prononça le nom de Saint Gourgon. Ce fut suffisant pour ranimer la mémoire défaillante de l'ivrogne. Il se leva et partit, lui aussi, faire amende honorable au saint, qui, indulgent, le guérit.

LA CHAPELLE SAINT BRIEG. (Guern)

La chapelle Saint Brieg, maintenant en ruines, à Guern, dans le sauvage et très beau Morbihan, avait toute sa toiture faite en arrêtes et en têtes de poissons, par suite de voeux faits par des marins.

Cette chapelle là n'est pas comme les autres, bien sûr, car il s'y passe des choses étranges.

D'abord, les curés dont la chapelle dépend, qui l'ont laissée tomber en ruines, alors qu'ils avaient la charge de l'entretenir, ont tous été punis, soit d'une mort subite, soit d'une paralysie inguérissable.

Mais, on dit surtout, que depuis ces temps d'abandon, les pèlerins de jadis reviennent chaque nuit, en procession, pour la délivrance de leurs âmes au purgatoire. On entend très bien les chants des cantiques, le claquement des bannières et le murmure de la foule qui suit la procession.

Dame Kervinio, de Bubry, ma conteuse, m'a dit :

" Je l'ai entendue, moi aussi, cette procession de Saint Brieg, avec tous ces bruits, j'en avais des frissons d'épouvante."

Il en est, paraît-il, qui ont vu ces pèlerins d'autrefois, avec leurs anciens costumes, mais, leur visage était indéfinissable, quasi-invisible, ce qui fait qu'on disait d'eux qu'ils étaient sans tête.

Non, rien n'est là, comme ailleurs, ajoutait la brave femme, qui n'avait guère d'autre univers que le secteur s'étendant de Guern à Bubry.

o
o

Les saints n'aiment pas, non plus, Stre remis à neuf, la coquetterie n'est point leur fait.

Dans un des contes d'Eutrapel, de Noël du Fail, nous voyons que le recrépissage de Saint Roch amène un résultat contraire à celui qui était escompté :

Le prieur de Châteaubourg, voyant que l'image de Saint Roch, qui était en son église, gagnait honnêtement ses dépens, et était de bon revenu, encore

qu'il fut tout poudré et pourfilé d'iraigues, s'avisa de le faire repeindre à neuf, jugeant par l'argument à majori ad minus, qu'on estime valoir beaucoup en logique, que si les bonnes gens lui apportaient forces dons, présents et offrandes, étant si pauvrement vêtu et accoutré en gueux, à plus forte raison, hausseraient ils les brevets et s'élargiraient davantage, quand il serait magnifiquement habillé et bien en point. Mais la chose tourna sur la chose. Les pauvres villageois, voyant ce bon patron Saint Roch, aussi brave et en équipage de chevalier de l'ordre du Saint Esprit, cessèrent de lui donner, disant entre eux :

--- A cette heure qu'il est gentilhomme, pensez vous qu'il voudrait prendre un denier, une poignée de filasse, deux œufs, comme il faisait quand il était roturier et du Tiers-Etat ?

--- Tels étaient les discours et pourparlers de cette superstitieuse simplicité rustique, en matière de théologie, car, en choses politiques et où il va de leurs profits ou pertes, ils sont avisés.

Cela fut occasion que le saint fut remis en son premier état, sali et barbouillé comme devant, ceci soit dit, sans offenser la mémoire et vénération des vertueux et saints personnages, passés de ce siècle en l'autre, et qui jouissent, bienheureux, du repos éternel, ajoutait le spirituel Noël du Fail.

o
o

A Concoret, près de Plélan-le-Grand, un nouveau recteur avait voulu repeindre les saints de son église, qui n'avaient plus de couleurs sur leurs "affutiaux".

En artiste qu'il était, il leur en fit une belle et bonne couche. C'était magnifique.

Le fermier voisin venait de cuire son pain, le four avait la chaleur voulue pour sécher la peinture. Le recteur les y installa et, à la nuit, s'en fut les retirer. Hélas ! plus de traces de saints, ils s'étaient volatilisés.

Le saint homme s'en fut, dans le pays, quêter du bois. Au château il demanda un pommier ; au maire, un chêne ; à une rentière, un cerisier ; au père Josen, un poirier ; et une bonne âme lui apporta le lot.

Le recteur-artiste prit son ciseau, fit des saints et les peignit avec son reste de peinture. Le sacristain les mit en place et, le dimanche, les cloches sonnèrent à toute colée, pour appeler les paroissiens.

Le père François, près du bénitier, regardait les saints nouveaux.

-- C'est drôle, se disait-il, leurs yeux portent à rigoler.

Il s'en fut trouver le bedeau.

-- Où sont nos saints ? cria-t-il.

-- Mais, dans l'église.

-- Ah ! ça ! nonna ! ça, nos saints ! Mais, Saint José, c'est le pommier du chatiau ; Saint Antouène, le chêne de Monsieur le Maire ; la bonne Vierge, le cerisier de la mère Manassé ; le patron de la parouesse, c'est le poirier du père Josen.

Une bonne vieille pleurait dans un coin.

C'est depuis cette époque qu'il est dit : "Les saints de Concoret ne datent plus de rien."

° °

Continuer notre confiance en la protection des saints bretons, c'est, pour nous, un devoir.

Nous les honorerons en conservant nos belles traditions des Pardons et pèlerinages ; en essayant d'acquérir leurs vertus et en donnant leurs noms aux enfants qui viennent peupler les jeunes foyers. Que de jolis noms à faire revivre : Erwan, Rivoal, Maudez, Gildas, Pol, Edern, Herbot, Gwenael, Meriadec, Colomban, pour la Basse Bretagne ; Sulian, Armel, Herve, Malo, Briac, Maudan, Gobrien, Alban(e), Servane, Noga-le, Onenna, etc... pour la Haute Bretagne.

Toujours, ils montreront qu'ils sont nos puissants protecteurs.

° °

Imp. Marie J. MOULIN,
22, rue Gervand, 22
R E N N E S

Premier Trimestre 1956

